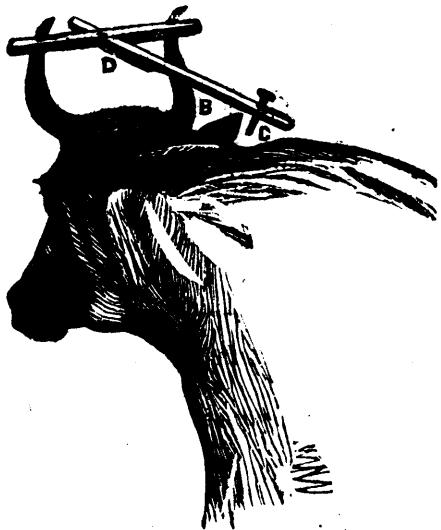


Moyen d'empêcher les vaches de défaire les clôtures.

Pendant la saison des pâturages, on est souvent embarrassé sur les meilleurs moyens à prendre pour empêcher les bêtes à cornes de défaire les clôtures, et ainsi de dévaster les champs de grains. La figure ci-jointe montre comment on peut s'y prendre pour réussir à prévenir ces accidents.



A est une pièce composée de deux morceaux d'un pouce d'épaisseur chaque, adaptés aux cornes, et ensuite fixés l'un à l'autre. B est une autre pièce de bois de deux pouces de largeur, sur $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur, s'adaptant, de manière à y remettre librement dans une mortaise pratiquée dans le morceau A, et qui y est arrêté au moyen d'une cheville. C est une vis ou un clou de 2½ pouces, que l'on fixe dans le morceau B, en l'y enfonçant à volonté. D est un ressort mince, qui peut être fait de feuillard, et que l'on fixe au milieu du morceau A, en dessous, et que l'on fait courir en dessus du morceau B, dans une petite cavité. Ce ressort sert à tenir le morceau B élevé, afin que la pointe du clou ou de la vis n'incommode point l'animal, en mangeant, s'il essaie de défaire les pièces d'une clôture, le poids des pièces pèse sur la barre B, la pointe qui s'enfonce dans sa chair, l'avertit promptement qu'il n'y a rien à gagner à entreprendre cette besogne, et le ressort D contribue au va-et-vient de la barre B.

UN ABONNÉ.

Quand l'abricotier est en fleur
Le jour et la nuit sont d'une teneur.
Nul si petit buisson qui ne porte ombre.
e n'est que du foin, les bêtes s'y amusent.
Avec le vent on nettoie le froment
Et vice avec supplice est châtiment.
Pommes, poires et noix
Font gâter la voix.

La sécheresse et les semis de betteraves.

M. Champonnois vient de publier l'intéressante note suivante, relative à un moyen de combattre les effets de la sécheresse :

La sécheresse persistante qui s'est maintenue pendant tout le mois d'avril, a dû nuire à beaucoup d'ensemencements de betteraves, et compromettre, sinon la réussite de la semaille entière, au moins la régularité de la levée.

Cet accident atmosphérique rappelle naturellement les conseils donnés par M. Mathieu de Dombasle pour en conjurer les effets.

Le moyen qu'il avait mis en pratique avec beaucoup de succès n'a pas eu beaucoup d'imitateurs ; c'est qu'il s'appelait l'arrosage, et qu'il était plus facile de le rejeter en le considérant comme une pratique de jardinage, peu applicable dans la grande culture, que de l'analyser et de s'en rendre un compte bien exact.

On connaît toute l'étendue de la perte résultant d'une semaille manquée : c'est au moins un fort hersage, si ce n'est un nouveau labour : c'est une nouvelle semence, et par-dessus tout, un retard très-préjudiciable, sinon toujours à la quantité, au moins à la bonne qualité de la récolte. On ne saurait donc payer trop cher la bonne réussite d'une première semaille, car on sait tous les avantages qui en résultent, et on ne connaît pas moins les dangers des semaines tardives exposées à être surprises dans une saison plus avancée, par les grandes chaleurs, qui retardent le développement de la plante, trop faible encore, et trop peu enfoncee dans le sol pour y résister.

Quelle est la dépense d'un arrosage, qui remédierait à ces inconvénients ? On peut évaluer à environ 1/5 de roquette la quantité d'eau nécessaire pour arroser une graine et assurer sa germination, mais il faut que cette eau soit bien appliquée à la graine, pour être complètement utilisée, et là, git la difficulté.

Il y a divers modes de semaille, la semaille en lignes, la plus généralement pratiquée, et la semaille en poquets, que j'ai toujours préférée au semoir en ligne, parce qu'elle exige peu de graines, et donne plus de garantie de réussite, tout en se prêtant mieux aux petits soins, couverture de la graine par des composts, arrosages, etc.

Dans la semaille en ligne, la proportion de 1/5 de roquette serait peut-être un peu faible, tandis que pour la semaille en poquets, elle pourrait être réduite : en comptant le nombre des plantes à conserver à 50 mille à l'arpent, soit un espace de 3 à 4 pouces dans la ligne, on trouve qu'il faudrait parcourir de 12 à 15 pieds de longueur avec une pinte d'eau, et pour en con-

naître l'effet utile sur cet espace, on trouve qu'en supposant cette eau étendue seulement au-dessus de la graine, et dans la ligne tracée par le semoir, sur une largeur de 10 lignes, cette pinte d'eau correspondrait à une pluie d'une couche d'eau de $\frac{1}{4}$ de ligne d'épaisseur, ce qui, dans la plupart des cas, doit suffire pour conserver au sol l'humidité nécessaire à la levée de la graine.

Quant à la semaille en poquets, cette même quantité d'eau, appliquée seulement sur la graine, dont on reconnaît toujours la place au tassemement exigé par ce mode de semaille, sera toujours largement suffisante.

Il est bien entendu que cette opération n'est qu'éventuelle, et ne se pratique, surtout pour la semaille, que lorsque la persistance de la sécheresse peut faire craindre un danger sérieux pour la germination, ce qui se reconnaît facilement, après dix ou quinze jours au plus.

Dans ces conditions, quelle sera la dépense de cette opération ?

C'est de l'eau à transporter et à répandre.

En admettant pour le transport de ces 15 pieds cubes d'eau (1250 gallons) et à dix voyages d'un cheval, ce qui doit suffire en moyenne, et dans la plupart des cas, dans les terres qui entourent une ferme, ce transport coûterait une dizaine de francs.

L'épandage de cette eau, suivant l'indication de Mathieu de Dombasle, se fait au moyen d'une hotte étanche, soit en bois, comme celles généralement employées pour les vendanges, soit en osier goudronné à l'intérieur, ainsi qu'on les emploie dans les Charentes, soit même en tôle mince.

Ces hottes sont munies d'un tuyau flexible, terminé à son extrémité par un jet de lance que l'homme tient à la main, et dirige en marchant pour répartir l'eau régulièrement si ce sont des lignes, et pour l'appliquer à chaque plan, si ce sont des poquets.

Cette opération emploie par arpent une journée d'homme, ce qui porte la dépense totale du transport et de l'épandage à 7 ou 8 fr. au maximum.

Voilà donc ce que coûterait une opération dont on s'effraie au premier abord, faute de s'en être rendu compte. Mais ce n'est pas là seulement que cette opération est utile et peut être économiquement pratiquée. C'est encore sur la jeune plante, quand des sécheresses persistantes, comme celle de cette année, peuvent la compromettre, parce qu'elle n'est pas assez forte pour se défendre contre les attaques des insectes. Dans ce cas, la dépense d'arrosage est la même, mais l'opération est plus facile encore, parce qu'on voit la plante, et qu'on dirige plus utilement l'arrosage.

On peut encore augmenter l'effet utile de cette opération en enrichissant l'eau d'une petite proportion d'en-